

Des espaces nommés et normés, mais indéfinissables en Amazonie
dans *Retour de Guyane* de Léon Gontran Damas

Mylène DANGLADES
Maître de conférences en Cultures et langues régionales
Université de Guyane
Laboratoire MINEA
mylene.danglades@univ-guyane.fr

Résumé

En évoquant l'Amazonie, on peut à l'envi entrevoir de vastes espaces « indigènes », « sauvages », une contrée dorée ou une terre maudite. Les espaces réels et rêvés s'opposent ou s'entrelacent immuablement tout au long des siècles. Le territoire guyanais n'échappe guère à cette règle. Les navigateurs du XVI^e et du XVII^e siècles appelaient Guyane, du nom d'une tribu indienne disparue du bas Orénoque, l'ensemble de la région comprise entre le bas Amazone et l'Orénoque. Par la suite, l'emploi de ce terme s'est limité à trois territoires, la Guyane française, le Surinam et la Guyane britannique, qui appartiennent à la même zone climatique et diffèrent principalement par l'étendue de la bande alluviale côtière. L'Amazonie s'ouvre donc à diverses explorations et alimente les récits mythiques de l'Eldorado, situé vers les limites des Guyanes. Cet hallucinant royaume chimérique a attiré bien des aventuriers qui ont dû déchanter et être confrontés à des vérités d'une toute autre nature. En tant que voyageur, chroniqueur ou ethnographe, il importe de proposer à ses semblables et au monde environnant des représentations conformes à la réalité. Léon Gontran Damas, dans *Retour de Guyane* paru en 1938, nous convie à considérer les soubassements historiques et paradoxaux d'une région, l'actualité d'une terre française, américaine et en même temps africaine. Il évoque le mythe de l'or, mais sans occulter pour autant les choix politiques, économiques désastreux, l'image tenace du bagne et d'une population assimilée. Parvient-on pourtant à occulter les représentations amazoniennes utopiques pour ne s'attacher qu'au réalisme ? L'acuité du regard et une raison saine autorisent-elles le déploiement d'une plume acérée ? Parviennent-elles, de surcroît, à inciser ou à cautériser le mal qui pourrait gangréner cet espace nommé et normé, pourtant indéfinissable ?

Mots-clés : Amazonie, espace, environnement, imaginaire, mythe, réalité

Abstract

Referring to the Amazon, we can look forward to its vast "indigenous" spaces, "wild" spaces, a golden land or a cursed land. The real and dreamed spaces are opposed or intertwined immutably throughout the centuries. Guyanese territory is hardly immune to this rule. The navigators of the 16th and 17th centuries called Guyana, after an Indian tribe that disappeared from the Lower Orinoco, the whole region between the lower Amazon and the Orinoco. Subsequently, the use of this term was limited to three territories, French Guiana, Surinam and

Des espaces nommés et normés, mais indéfinissables en Amazonie dans *Retour de Guyane* de Léon Gontran Damas

* * * * *

Mylène DANGLADES

British Guiana, which belong to the same climatic zone and differ mainly by the extent of the coastal alluvial strip. The Amazon opens up to various explorations and feeds the mythical tales of the Eldorado, located towards the limits of Guyana. This mind-blowing chimeric kingdom has attracted many adventurers who must have disillusioned and be confronted with truths of a completely different nature. As a traveler, chronicler or ethnographer, it is important to offer representations to others and the surrounding world in accordance with reality. Leon Gontran Damas, in *Return of Guyana* published in 1938, invites us to consider the historical and paradoxical underpinnings of a region, the current events of a French, American and at the same time African land. It evokes the myth of gold, but without obscuring the disastrous political and economic choices, the tenacious image of the prison and an assimilated population. Yet can we hide the Amazonian representations utopian to focus only on realism ? Do the sharpness of the look and a healthy reason allow a sharp tip?

Keywords : Amazon, environnement, explorations, imagination, myth, reality

Introduction

L'Amazonie, ce territoire aux frontières fluctuantes, a donné et donne encore lieu à de multiples représentations fantasmagoriques dans l'imaginaire occidental. Des explorateurs, des savants, des écrivains et des historiens ont cherché à l'approcher de près ou de loin, à la circonscrire et à y lever des pans de mystères. Dans cette nébuleuse, cette recherche de l'inconnu et vers l'inconnu, l'imagination s'est révélée féconde. Certaines personnes évoquaient un territoire inexploré, y entrevoyaient de vastes espaces naturels, un pays fabuleux, une terre maudite ou, à l'image de Raymond Maufrais, une forêt « fantomatique, pleine de brume dense d'où se détachent de grosses lianes »¹. Paul Thomas, lui, mentionne le « fouillis glauque » de la forêt profonde². La végétation, les objets et les visions semblaient se combiner, se structurer et transformer ainsi l'univers amazonien en un vaste tableau brumeux. Les récits, les carnets de route et les journaux intimes, comme les ballots à porter sur les épaules lors des expéditions, pouvaient regorger de « choses inutiles »³ et de postulats nécessitant en cours de route des opérations de délestages. Les cahiers comportaient également des remarques anodines, un condensé de pensées et de descriptions en tous genres, de « témoignages, de spectres et de revenants d'un monde mystérieux » (Maufrais, 52). Les mystères planaient et alimentaient les discours les plus surprenants. Un monde végétal infini et polymorphe, des

¹ Raymond Maufrais, *Aventures en Guyane*, Points Aventures, Paris, 2014, p. 51.

² Paul Thomas, *A la poursuite de l'impossible*, Éditions Scripta, Paris, 1999.

³ Raymond Maufrais, *Idem*.

analogies, des croyances diffuses et invraisemblables se profilaient peu à peu, imprégnaient les esprits.

Les images abondaient et la division entre un espace réel et un espace « rêvé » demeurait une constante immuable tout au long des siècles. Les évocations et les richesses tangibles ou métaphoriques vont générer une succession d'expéditions et d'écrits, au confluent des mythes et des légendes. Le caractère épistémique de ces récits nous renvoie dès lors à la complexité des origines de l'homme, aux premières définitions et représentations du monde, aux archétypes fondateurs et aux mythes cosmogoniques. L'écrivain Balzac qui avouait être davantage un historien qu'un écrivain, tendait à comprendre le monde et énonçait que quels que soient la période et le monde environnants, l'humain était dévoré par les mythes. Ces éléments, soulignait-il, « nous pressent de toutes parts, ils servent à tout, ils expliquent tout »⁴. Le mythe servirait donc à raconter l'univers amazonien, à l'appréhender le plus judicieusement possible en établissant des correspondances entre le monde matériel, animé, humanisé et le monde spirituel. L'imagination et le langage s'entremêlent dès lors pour signifier cette réalité. L'Amazonie est définie symboliquement comme le « Grand Bois » d'après l'appellation des Guyanais, la « Grande Forêt de la Pluie » ou elle est rattachée au fleuve Amazone, « Le Grand-Fleuve-Serpent-Mère-des-Hommes ». Après la découverte de l'Amérique par les Européens, des visions et des fantasmes, imaginés jadis par les Anciens, sont alors relayés et érigés en certitudes. Cette tendance tendait à s'amplifier. Les explorations se sont succédé au niveau de l'Amazonie et ont alimenté de nombreux récits mythiques au confluent de la réalité.

En tant que voyageur ou littéraire, quelle image réaliste proposer à ses semblables et au monde environnant ? Faut-il opter pour une perspective cosmographique exclusivement « officielle », fantaisiste ou s'attacher à des vérités d'une toute autre nature ?

Léon Gontran Damas, poète, écrivain, homme politique et député de Guyane (1948-1995), dans *Retour de Guyane* paru en 1938, rappelle l'histoire de ce territoire fabuleusement riche, sans occulter les « carnages et les désastres »⁵ qui ont pu jalonner sa découverte et son histoire, les choix politiques, économiques, la représentation du bagne et celle d'une population assimilée.

⁴ Honoré de Balzac, *La Vieille fille, La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t.IV, p. 935.

⁵ Léon Gontran Damas, *Retour de Guyane, Suivi de Misère Noire et autres écrits journalistiques*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 2003, p. 7.

Des espaces nommés et normés, mais indéfinissables en Amazonie dans *Retour de Guyane* de Léon Gontran Damas

* * * * *

Mylène DANGLADES

Les récits de quêtes et de conquêtes au fil des siècles, la perception de territoires fabuleux et mythiques parviennent-ils à occulter la réalité ou une des réalités environnantes ?

1. Des régions aux contours indéfinissables

Frédéric Bouyer, capitaine de frégate, va dédier son ouvrage, intitulé *La Guyane française, notes et souvenirs d'un voyage exécuté en 1862-1863* et publié en 1867 à son père, le docteur Bouyer, ancien médecin de première classe de la Marine Impériale. Il écrira donc à Brest, le 15 décembre 1866, ces mots en guise d'hommage : « Il a visité avant moi les pays que j'ai voulu décrire. Il les reconnaîtra, je l'espère, malgré les années écoulées ; car si les institutions changent, la nature reste immuable ». Ces pays mystérieux, reculés, difficiles à situer avec précisions, étaient évoqués depuis l'Antiquité, mobilisaient les croyances, les invraisemblances et nourrissaient les plaisirs de l'imagination. Ce processus s'est perpétué durant des décennies et partant de la dédicace de Bouyer, comme d'un aphorisme immémorial, nous nous accorderons justement à souligner le temps écoulé depuis la découverte de l'Amérique et les nombreuses expéditions menées en Amazonie. « L'Amazonie », cette appellation aux résonances particulières prend forme et vie dans notre imaginaire.

Et sans faire œuvre d'historien, nous pouvons nous-mêmes à notre tour être explorateurs et parcourir succinctement une période historique. La conquête de l'ouest, la quête des Iles Fortunées, ces îles fabuleuses qu'on situe dans la Mer Ténébreuse, aux confins des régions habitables, s'apparente à une phase onirique pour les découvreurs et cette perspective les inscrit en décalage avec la réalité. Les « Iles des Bienheureux », évoquées dans la mythologie grecque et plus particulièrement par Homère dans *L'Odyssée* sont assimilées aux Champs-Élyséens, « là où des jours heureux sont accordés aux humains ; là [où il n'y a] jamais ni neige, ni pluies, ni longs hivers, [mais où l'Océan envoie] le souffle du zéphyr au doux murmure, du zéphyr qui apporte aux hommes une délicieuse fraîcheur⁶ ». Les pionniers ou les colonisateurs des temps plus modernes se représentent, de leur côté, une région amazonienne mythologique et paradisiaque aux antipodes du reste du monde, dotée d'une nature, de minerais et de créatures défiants toutes les normes habituelles. La littérature romanesque ou celle qui se veut plus scientifique nous présente de bon aloi certaines données géographiques, les relations entre l'homme, le ciel et la terre. Dans une telle perspective, la représentation de l'Autre, l'image qui

⁶ Homère, *Odyssée*, Livre VI, 555. <http://remacle.org/bloodwolf/poetes/homere/odysee/livre4gr.htm#555>

se profile nous propulse dans un processus de création, de récréation, de transformation et nous pourrions même ajouter que cela s'apparente à un voyage, à une découverte qui nécessite de circonscrire du regard des champs bien définis et de les comparer autrement ». La sphère « imagologique » définie par Daniel Henri-Pageaux, contraint les voyageurs à construire un « discours sur l'Autre, parfois en contradiction totale avec la réalité politique du moment [...] »⁷. Et comme l'ajoute l'auteur comparatiste, « Si au plan individuel, écrire sur l'autre peut aboutir à s'autodéfinir, au plan collectif, dire l'Autre peut aussi servir les défoulements ou les compensations, justifier les mirages ou les fantasmes d'une société »⁸. Rêver et imaginer d'autres contrées, d'autres peuples suscite un décalage entre le mythe et la réalité, plaçant ainsi l'homme de mers, le terrien, l'aventurier et le conquérant face à des utopies et à une série de doubles postulats : l'émerveillement ou le désenchantement, l'encensement ou la critique, la bienveillance ou l'hostilité, l'attaque ou la défense, la domination ou la soumission. Odile Gannier dans son ouvrage *Les dernier Indiens des Caraïbes, Image, mythe et réalité* (2003 : 48) met en exergue ces desseins variés et ces combinaisons ambivalentes :

L'entreprise de Colomb et de ses successeurs se situe donc presque toujours sur un double plan : la recherche d'un but précis – ou de plusieurs (pour Colomb, par exemple, ce sera une confirmation de ses élucubrations géographiques, mais aussi la recherche de l'or et l'extension du royaume de Dieu... ; pour tel autre, ce seront la gloire et la richesse ; pour tel autre encore, ce sera l'évangélisation des sauvages ; pour tel autre même, ce sera l'observation de ces étranges « peuples-enfants ») et la satisfaction d'un rêve tout personnel de réalisation individuelle, plus ou moins dictée par les canons littéraires ou sociaux de l'époque.

Les vérifications géographiques, ethnologiques, sociologiques, la recherche de l'or, le service et les avancées de la Chrétienté, les normes étatiques, collectives ou les motivations purement personnelles orientent les perceptions, les regards et les mentalités des Européens sur des régions, des populations lointaines et encore inconnues. Une littérature empreinte de fantastique et de merveilleux tend à lever certains pans de voiles sur des mystères éthérés. Le Docteur Bouyer dans la première partie de son ouvrage, évoquant son départ « de Toulon à Cayenne », souligne ces défis qui s'appliquent à des espaces situés au-delà des mers :

La mer ! que de poètes, d'historiens et de savants ont, depuis quelques années surtout, exploité cette mine féconde ! Jusqu'à ces derniers temps, la mer avait été respectée dans cette grande recherche de l'inconnu. Mais dans ce siècle interrogateur où semblent marcher de front le positif et l'idéal, l'imagination et le réalisme, [...] les penseurs et les philosophes aiment aussi à scruter leurs mystères les plus cachés et leur demandent leurs lois les plus intimes. [...] On avait étudié quelques courants

⁷ Daniel-Henri Pageaux, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in *Précis de Littérature comparée*, p. 133-161.

⁸ Daniel-Henri Pageaux, *op cit.*, p. 151.

Des espaces nommés et normés, mais indéfinissables en Amazonie dans *Retour de Guyane* de Léon Gontran Damas

* * * * *

Mylène DANGLADES

généraux ou particuliers ; on connaissait les trombes, les ouragans, les tempêtes par leurs terribles effets : la sphère céleste avait dit presque tous ses secrets ; la mer avait gardé les siens. La mer sans fond, disait-on, l'abîme immense ! [...] Il était temps de déchirer le voile (qui cachait le sanctuaire), d'étudier la constitution physique, le régime constant de la mer, de montrer le rôle important qu'elle remplit dans le mécanisme du monde⁹.

L'Amérique, ce pays de cocagne aux richesses fabuleuses, située aux confins des mers et protégée par un océan vaste et difficile d'accès attire les explorateurs et semble « rentrer en lumière »¹⁰. Vincente Yanez Pinzon, lieutenant de Christophe Colomb, reconnaît en 1500 l'embouchure de l'Amazone, mais il n'en mesure pas véritablement l'importance. Vers le milieu du XVIe siècle, les Européens perçoivent l'immensité de cette région. Francisco de Orellana, parti depuis le Pérou à la recherche de la « Terre de la cannelle et des épices », fit entre décembre 1541 et août 1542 la première descente du fleuve-mer. Il franchit les Andes et rejoint la forêt vierge jusqu'à atteindre l'océan Atlantique après dix-huit mois de voyage. Son récit de voyage recueilli par le missionnaire dominicain espagnol Gaspar de Carvajal relate sa rencontre avec un peuple farouche de femmes guerrières, les Amazones et la fête du soleil où « le corps entièrement recouvert de poudre d'or s'immerge tout entier dans une sorte de mer dorée ». Sir Walter Raleigh, gentilhomme britannique, poète et corsaire, s'est lancé en 1594 à la conquête d'« El Dorado », un rêve d'or et de gloire, à travers le Venezuela et les Guyanes. Son récit inséré dans le livre du prêtre-historien espagnol François Coreal expose qu'à l'arrivée des Conquistadors :

Quelques milliers de fugitifs [s'étaient réfugiés] dans une vaste région comprise entre l'Amazone et l'Orénoque » et que là y avait été « fondé un empire dont les richesses n'avaient rien de comparable au monde. Quelques Espagnols m'ont raconté des choses fort merveilleuses sur la capitale de ce royaume, *Manoa* connue chez eux sous le nom d'*El Dorado*. Ils m'assuraient qu'elle surpasse de beaucoup en grandeur et en richesses toutes les villes que notre Nation a conquises dans le vieux et dans le nouveau Monde, et que ces richesses auraient rendu le roi d'Espagne un des plus grands monarques de l'univers, de pauvre petit roi de Castille qu'il était auparavant¹¹.

Revenu deux plus tard sur le territoire guyanais, François Coreal évoque la découverte du grand, riche et magnifique Empire de la Guyane en relation avec la grande ville dorée de Manoa

⁹ Frédéric Bouyer, *La Guyane française, notes et souvenirs d'un voyage exécuté en 1862-1863*, Paris, Librairie L. Hachette et C, 1867, chapitre I, p. 4.

¹⁰ Montaigne, 2000, « Essais des Cannibales », livre III, chap. 6, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007. Sébastien, Benoit, Henri Anatole Coudreau (1859 - 1899), dernier explorateur français en Amazonie, Paris L'Harmattan.

¹¹ *Voyages de François Coreal aux Indes occidentales contenant la Relation de la Guyane découverte par le chevalier Walter Raleigh*, Amsterdam, 1722. <http://www.manioc.org/patrimoine/GAD11002>.

que les espagnols appellent -El Dorado - » : « Je parle de ce que j'ai vu moi-même. Toutes ces terres sont riches en or. » En 1638, le capitaine portugais Pedro Texeira parcourait la Rivière des Amazones. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les Franciscains, les Dominicains et les Jésuites s'emploieront à des missions religieuses auprès des communautés indiennes, à des recueils de témoignages, de données démographiques, sociales, culturelles et linguistiques. Dès 1735, Charles Marie de La Condamine a décidé d'entreprendre la descente du fleuve, dans le cadre d'une exploration scientifique. En 1745, il en résultera la publication de sa *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'Amérique méridionale depuis la côte de la mer du sud jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guyane, en descendant la rivière des Amazones*¹². Au XIXe des scientifiques-explorateurs tendront à rendre l'Amazonie plus intelligible, à l'appréhender pour sa population, sa nature, sa géographie ou son or. Le bassin amazonien, le plateau des Guyanes et la Guyane française, l'une des dernières possessions européennes continentales en Amérique du Sud attirent les voyageurs. Henri Anatole Coudreau va clôturer le cycle des explorations du XIXe siècle. Enseignant affecté au lycée de Cayenne, en Guyane française, il décroche en février 1883 une mission d'exploration qui l'amènera de Cayenne à l'Amazone et de Macapa au Rio Uaupès, à la frontière colombienne, entre 1883 et 1885. En 1887 et 1889, ses missions le porte à s'intéresser au territoire guyanais non-contesté, et plus particulièrement aux sources du Maroni et de l'Oyapock, ainsi qu'au relief des mythiques monts Tumuc-Hamac. À partir de 1895, au service de l'État du Para au Brésil, il explore de nombreux affluents de l'Amazone encore mal connus tels que le Tapajos, le Xingù, le Tocantins-Araguaya, le Yamundà et le Tromberas. C'est au cours de l'exploration du rio Tromberas, sur le Lago Tapagem, qu'il trouve la mort, des suites du paludisme, le 10 novembre 1899.¹³ Et comme s'il s'agissait de résumer ces situations, ces périple et rendre « hommage à tout ce passé à la fois simple et composé », Léon Gontran Damas, en mission ethnographique en Guyane, écrira dans *Retour de Guyane* :

Il en est des œuvres comme des hommes. Certains mènent une vie paisible, retranchées dans l'espace bien défini que leur ont réservé bibliographes, éditeurs et bibliothécaires. Tandis que d'autres, rebelles à tout ordre, vivent une existence mouvementée, riche en tribulations¹⁴.

¹² Charles Marie La Condamine de, *Voyage sur l'Amazone*, Paris, Editions La Découverte, 1981.

¹³ Benoît Sébastien, *Henri Anatole Coudreau (1859-1899), dernier explorateur français en Amazonie*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 24.

¹⁴ Léon Gontran Damas, *Retour de Guyane, Suivi de Misère Noire et autres écrits journalistiques*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 2003, p. 13.

Des espaces nommés et normés, mais indéfinissables en Amazonie dans *Retour de Guyane* de Léon Gontran Damas

* * * * *

Mylène DANGLADES

Les écrits peuvent être denses, palpitants ou tourmentés, à l'image de la vie des hommes. *Retour de Guyane* est une chronique coloniale qui amène l'auteur à poser un regard extérieur et intérieur sur l'histoire, l'administration coloniale et le quotidien paradoxal du territoire guyanais. Dans le cadre de la commémoration du tricentenaire de la Colonisation française en Amérique centrale et en Amérique du Sud, Damas se retrouve à Cayenne,

chargé d'une mission dont le principal objet était l'étude de l'organisation matérielle et sociale des Nègres Bosh, à peu près totalement inconnue. Par Nègres Bosh on regroupe généralement : Oucas, Saramakas, Polygoudoux, Paramakas, Matawaïs, Quachees et Bonis, sept tribus de race noire vivant dans les régions de pénétration forestière difficile chevauchant sur les Guyanes hollandaise et française, sept tribus réfractaires au moindre contact étranger et dont l'histoire remonte à l'introduction de l'esclavage en Amérique du Sud (25-26).

L'auteur a soin de préciser et de mettre en exergue que cette population auprès de laquelle il avait été dépêché et qui faisait l'objet de toute son attention était « hostile à toute pénétration étrangère » (26). De ce fait, il évoque la naissance du « marronnage » (*Ibidem*) qui « finit par compromettre la sécurité des colons » (*Ibidem*). Et par associations d'idées, cette tribu est présentée comme des « nègres purs » (27). Ces populations « Nègres Bosh » étaient toute aussi méconnues que le « vrai visage de la Guyane » (27), « une colonie française depuis 1604 [...] dont les limites demeuraient encore imprécises au début de notre siècle » (27). Cette profonde méconnaissance ne se limite pas seulement aux « limites » du territoire, mais également à ses « sources naturelles de prospérité » (28). Son discours s'intensifie puisqu'il ajoute :

Nulla région du globe n'offre à l'activité un champ plus vaste, plus heureux à exploiter. Le sol y est incomparable et la fertilité en est-elle qu'en peu d'années le revenu d'un défrichement peut atteindre l'importance même du capital qui y avait été investi (28).

Les légendes et les récits mythiques qui ont alimenté, motivé des discours et suscité des déplacements de voyageurs sont passés en revue par Damas dans un chapitre ayant pour titre « La ruée de l'or » :

À peine le littoral figurait-il sur les cartes du seizième siècle que, sur la foi de relations de voyages, un bruit se répandit de toutes parts situant sur les bords du las Périmé, entre l'Orénoque et l'Amazone, une ville aux toits d'or dans laquelle s'était réfugié avec les derniers de sa tribu, le chef Inca, Manoa Del Dorado (30).

Ce faisant, l'auteur reprend des discours tenus antérieurement par des explorateurs, notamment ceux de Sir Walter Raleigh¹⁵ que nous évoquions tantôt et qui ont servi de soubassements à l'élaboration de diverses politiques impérialistes, axées sur la conquête de nouveaux espaces, de nouvelles âmes et la quête de l'or. Damas mentionne les idéologies chimériques qui se sont répandues en Europe et qui ont accaparé les esprits les plus cartésiens. Il enchaîne les négations, les mots restrictifs pour souligner le caractère récurrent et obnubilant des pensées expansionnistes et illusives. Son discours se teinte d'une pointe d'ironie lorsqu'il rompt le schéma féérique et y introduit des éléments intrusifs, tels que « la cupidité », la frénésie et la folie :

Il n'en fallait davantage : toutes les imaginations ne furent plus, dès lors, occupées que de cette ville lointaine, que de ce prince doré. Une légende était née, fille du merveilleux et de la cupidité. Au galop de cette chimère commençait l'ère des aventuriers. Ce fut une belle mobilisation d'illuminés (Ibidem).

Des noms de navigateurs et d'hommes de haute distinction sont passés en revue et Damas, en politicien et en homme de lettres avisé, ne manque pas d'indiquer que l'un de ces chercheurs distingués et français, Claude Guillouet d'Orvilliers, « détacha un fort contingent d'homme vers le plus haut du Camopi dans le dessein de découvrir le lac Parimé et l'or insaisissable. L'emploi des adjectifs « fort » pour le contingent diligenté et « insaisissable », visant à désigner l'or renvoie à des choix politiques et aux contradictions du pouvoir, des systèmes coloniaux. Il effectue un parallèle avec son époque pour souligner l'immanence et la résurgence des faits : « Avec une obstination que ne désavouerait pas le monde actuel, il se monta une grande quantité d'expéditions à la poursuite de ce mirage » (30). La réalité diffère des aspirations profondes des uns et des autres. Damas, lui, rappelle la principale raison de sa présence en Guyane :

Vivre au jour le jour, des mois durant, la vie matérielle et sociale de ces nègres restés purs ; recueillir toute documentation : tel était le but de ma mission. Volontiers m'y fussé-je cantonné si, parallèlement, je n'avais pas eu à me pencher sur le problème que pose la Guyane française, ce pays sur lequel on aura beaucoup dit, beaucoup écrit et sur lequel on écrira davantage encore demain, quand on ne se demandera pas s'il est celui du baigneur, celui de l'or, celui de la fièvre [...]. Huit mois durant, je l'aurais parcouru, ce qui m'aura permis de vivre, les piroguiers bosh complices, la vie inquiète des majestueux fleuves guyanais [...] (27).

¹⁵ *Voyages de François Coreal aux Indes occidentales contenant la Relation de la Guyane découverte par le chevalier Walter Raleigh*, Amsterdam, 1722. <http://www.manioc.org/patrimoine/GAD11002>.

Des espaces nommés et normés, mais indéfinissables en Amazonie dans *Retour de Guyane* de Léon Gontran Damas

* * * * *

Mylène DANGLADES

L'ethnologue n'entend pas rechercher le « Dorado » au niveau des Guyanes et du bassin de l'Orénoque ou opter pour un discours engoncé dans des rêveries et un univers fantasmagorique. Pour lui, l'Eldorado guyanais ou amazonien ne se trouve pas « De Saint-Laurent à Mana, de Mana à Sinnamary, de Sinnamary à Kourou, de Kourou à Cayenne, de Cayenne à l'Oyapock, de l'Oyapock à Guinsanbourg ». Il aspire davantage à se pencher « sur le problème que pose la Guyane française » et les inquiétudes suscitées par le milieu naturel environnant. L'auteur en convient lui-même : « [...] je m'en serai allé moins à l'aventure, moins à la dérive qu'en quête du vrai visage de la Guyane dont la détresse n'est pas qu'un cliché de reportage » (27). Il entend se soustraire aux images hasardeuses, fabuleuses et s'attacher à la réalité du territoire guyanais. En se référant à la Guyane, Damas a soin de préciser que « Volontiers, le Français se figure qu'elle est peuplée sur toute son étendue. À vrai dire, il n'imagine pas qu'elle soit une forêt vierge ; pour lui, la Guyane c'est le baigne et les Guyanais des fils de bagnards, avec toutefois, quelques nègres pour l'exotisme » (*Ibidem*). Bon nombre de réalités propres à cette « colonie française depuis 1604 » semblent échapper à ses conquérants : sa superficie, ses richesses et une politique territoriale appropriée.

2. Des Îles (in)Fortunées

L'image d'une Guyane et d'une Amazonie paradisiaques, de nébuleuses contrées mythiques coupées du reste du monde, d'un territoire vaste et fertile semble se dérober. Les débordements imaginatifs laissent donc la place à des réalités disparates et à d'autres discours. Il s'agit de s'enfoncer à l'intérieur du pays, de l'observer en profondeur et d'en proposer des lectures approfondies et plus rationnelles. Dès le début de la chronique, Damas souligne « les limites encore imprécises » du territoire au début du siècle, ses contestations par la Hollande et le Brésil et les rétrocessions d'une partie de ses terres à ces États (27). L'auteur, tout comme le Capitaine Gabriel Bureau qui affirmait que « les pouvoirs publics semblent se désintéresser de cette vieille terre, française depuis plus de trois siècles » (1936 : 7), « pointe du doigt le désintérêt de la France pour l'opulente richesse de sa colonie : « Cette contrée, que la nature a dotée de tant de sources naturelles, de prospérité et où tant de possibilités sont ouvertes à l'industrie, aurait dû être arrachée depuis longtemps à cette longue inertie que rien n'excuse. Nulle région du globe n'offre à l'activité un champ plus vaste, plus heureux à exploiter. » (28) Les actions de l'empire français semblent incompréhensibles et génèrent de vives réactions de la part de l'observateur guyanais :

Horizons Littéraires
Revue du Centre de Recherche sur la Critique Littéraire Africaine
N° 6 - Décembre - 2022

Et il est dangereux qu'une puissance comme la France, presque spécifiquement coloniale, outillée comme elle l'est, possédant des capitaux, n'y ait encore rien créé qu'un bagne. D'un moment à l'autre, cette région, la plus florissante de l'Amérique du Sud, et qui bénéficie d'une situation exceptionnelle, serait un marché industriel extrêmement important. D'un moment à l'autre, Cayenne, ville principale, serait en mesure de rivaliser d'activité, de fortune, d'élégance, de goût, de coquetterie, de luxe avec Port-of-Spain, Georgetown, Surinam : *la nature*, écrivait déjà au siècle dernier, Malte-Brun, n'a pas traité Cayenne avec moins de faveur que Surinam, mais les puissances combinées de l'intrigue et de la routine ont toujours enchaîné les hommes éclairés et entreprenants qui ont proposé les vrais moyens pour faire sortir cette colonie de sa trop vieille enfance. Elle dure encore (28-29).

La France est encensée par l'évocation de sa « puissance », de sa politique expansionniste, de son arsenal de guerre et de ses « capitaux », cependant ses créations sont restreintes et ne se résument qu'à un seul établissement : « un bagne ». L'utilisation de l'article indéfini « un » devant le mot bagne minimise l'existence et le bienfondé de la structure pénitentiaire. Le lieu de son emplacement n'est point précisé, ce qui tend à annihiler la fortune de cette structure. La France est présentée comme un danger. Le temps joue en sa défaveur et à l'inverse il peut être bénéfique à « cette région, la plus florissante de l'Amérique du Sud ». Le superlatif employé ici rend vivace l'image de ce territoire guyanais et nous renvoie à la rhétorique du superlatif utilisée abondamment par Christophe Colomb dans son *Journal de bord* pour décrire la découverte du Nouveau Monde. Nous pouvons nous référer à des extraits où il décrivait en ces termes les premières Iles Fortunées rencontrées : « C'était bien la plus merveilleuse chose du monde »¹⁶ ou « Il ne peut y avoir meilleurs gens et meilleures terres, et gens et terres en telle quantité que je ne sais comment l'écrire, car j'ai parlé au superlatif des gens et des terres de la Juana qu'ils appellent Cuba [...] »¹⁷. À l'image de ces espaces et de ces occupants extraordinaires, Cayenne n'aurait donc rien à envier aux autres villes frontalières, mais les caractéristiques paradisiaques deviennent caduques avec la présence et les exactions de l'empire coloniale. La « puissance » et son régime de sujétion semblent faire abstraction de la nature, des projets de construction, développement et vouloir maintenir les habitants dans une position infantile. Damas précise que la France « [...] passa à d'autres rêves au moment même où l'on avait mis la main sur les territoires les plus riches du globe » (31) et ajoute :

Qu'après trois longs siècles, son œuvre en Guyane peut lui être opposée comme une injure ou un défi. De sa fondation à nos jours, cette contrée, pourtant si essentiellement riche, n'aura subi que mépris, maladresses ; la Métropole ne se sera souvenu d'elle et ne l'aura sortie des cartons des Ministères que pour l'infecter.

¹⁶ Christophe Colomb, Tome 1, *Journal de Bord*, 16 octobre, p. 71.

¹⁷ Ibid., 24 décembre, p. 167.

Des espaces nommés et normés, mais indéfinissables en Amazonie dans *Retour de Guyane* de Léon Gontran Damas

* * * * *

Mylène DANGLADES

Violée, saignante, telle quelque vierge indienne surprise par un Conquistador, n'ayant pas conçu dans la douleur, mais contaminée systématiquement par un incessant apport de microbes sélectionnés de la pathologie sociale, la Guyane attend encore le praticien : on lui a donné des députés. Et la misère économique, morale, intellectuelle dont elle souffre actuellement n'est que l'héritage d'un passé lamentable (32).

Les rêves s'estompent et les actions sont décrites comme une longue suite de rapt et de faits sanguinolents avec le recours aux verbes « mettre la main », opposer », « subir », infecter » », « violer », « contaminer » et « souffrir ». La colonisation et le bagne sont indexés au facteur temporel, à l'organe décisionnel, et ce qui en résulte se résume à des termes bien précis énoncés comme un long chapelet : « trois longs siècles », « de sa fondation à nos jours », « passé », « actuellement », « injure », « défi », « mépris », « maladresses », « carton », « douleurs », « microbes », « pathologie », « misère » et « héritage ». Cette évocation n'est pas sans nous rappeler la « chronique d'une mort annoncée ». La Guyane souffre et son mal perdure. Maurice Thamar a circonscrit le danger :

Donner dans une colonie une place prédominante à un établissement pénitentiaire, c'est l'inviter à considérer cette colonie comme un fief, à étendre son domaine dans des conditions nuisibles aux hommes libres, aborigènes et colons. C'est convier l'administration pénitentiaire à se replier sur elle-même sans considération de la mise en valeur de la colonie¹⁸.

Damas souligne « l'absence d'un programme ordonné » pour le territoire et la mort « de près de trente mille vies humaines. Tout cela englouti par des forêts vierges éternellement renaissantes. Et l'on recommença de plus belle. Les entreprises se succédèrent, à une cadence devenue habituelle, toutes avec la même absence de méthode » (39).

La Guyane, au même titre que l'ensemble de l'Amazonie deviendra « un exutoire » (48), une expression utilisée par Damas dans son chapitre « Bagne pas mort ». Il s'agit d'un territoire propice à l'installation d'un bagne et à la relégation des condamnés aux travaux forcés, mais également le port d'attache momentané de certains fonctionnaires, dont le nombre sera jugé « disproportionné » (96) par l'auteur, tout comme l'administration. Il évoque « un parasitisme administratif qui épuise ce pays et en fait pour certains une terre de prédilection » (96). Les Ministères, les députés, l'administration et les fonctionnaires sont désignés comme les principaux responsables de « ce désastre regrettable », de « ces suprêmes essais de colonisation » (39) ou d'un « sombre tableau » (40).

¹⁸ Maurice Thamar, *Les peines coloniales et l'expérience guyanaise*, Ibis Rouge Editions Guadeloupe, 1999, p. 21.

Les accusations s'enchaînent et le discours utilisé par Damas se veut de plus en plus virulent pour traduire les troubles, les déportations politiques. L'auteur opte pour un rythme saccadé et nettement plus rapide, un vocabulaire burlesque et funèbre pour dénoncer « une bouffonnerie sinistre », « une farce où le macabre a côtoyé le comique, où la vie équatoriale, exubérante de richesses, était un piège mortel à la pauvreté nordique, où les bacchanales et les orgies s'achevaient dans le sang, suivant les meilleures règles du théâtre colonial » (42). La quête mythique et interminable de territoires situés sur les rives de l'Amérique, « la quête des merveilles [qui] constitue l'un des plus solides attraits de l'exploration du monde »¹⁹ chez les premiers Conquistadors s'apparente à un mirage ou à une vision entrevue à travers un prisme déformant. Les promesses d'un climat, d'une nature, d'habitants et d'une vie idylliques aboutissent, selon Damas, à une « existence de paria... de paria lépreux » pour la Guyane (49). L'esprit d'aventure et la force d'expansion, naturels à l'homme, amènent un peuple avancé à prendre possession d'un sol et d'une nouvelle contrée. Il les colonise et les exploite, et à ce propos, Maurice Thamar en considérant la Colonie sur le triple plan juridique, économique et moral, nous livre « les idées forces qui ont présidé à la naissance et au développement de la colonisation »²⁰ :

À l'origine, l'occupation d'une contrée nouvelle est un aspect brutal de la raison du plus fort. Le pays rendu sujet ne se reconnaît pas de droits, ne bénéficie d'aucune garantie. Sa situation correspond à l'esclavage du droit interne. Dès lors, le pays conquérant dirige le pays soumis comme bon lui semble²¹.

Damas dans *Retour de Guyane* évoque « l'esprit de l'Administration Pénitentiaire »²², comme s'il s'agissait d'une institution grandiose ou d'un mécanisme institutionnel broyant des hommes sur son passage. La ville de Saint-Laurent où est impliquée « le lieu de concentration des condamnés aux travaux forcés » (Damas : 48) est considérée comme « une véritable Sodome » et l'auteur ajoute de surcroît que « Les surveillants militaires, quel que soit leur grade, abusent de leurs pouvoirs. Il faudrait, pour les dépeindre, un mot plus fort que tortionnaire et, sous un autre angle, ils semblent bien sortir d'une même école que ceux dont ils ont la garde » (Damas : 51). Les transportés sont brimés, dépouillés et volés :

¹⁹ Claude Kappler, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen-Age*, Paris, Payot, coll. Le Regard de l'Histoire, 1980,

²⁰ Maurice Thamar, *Les peines coloniales et l'expérience guyanaise*, Ibis Rouge Éditions Guadeloupe, 1999, p. 47.

²¹ *Ibidem*.

²² Léon Gontran Damas, *Retour de Guyane, Suivi de Misère Noire et autres écrits journalistiques*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 2003, p. 51.

Des espaces nommés et normés, mais indéfinissables en Amazonie dans *Retour de Guyane* de Léon Gontran Damas

* * * * *

Mylène DANGLADES

Rognant sur sa nourriture, le surveillant ne s'en tient pas là : il se partage la quantité de pétrole nécessaire à l'éclairage de la case du bagnard, le dépouille en le privant de plus d'un effet vestimentaire qu'il arrive à vendre à son profit et, plus odieux, vole le condamné en prélevant quelques sous chaque jour sur son pécule, ou bien détourne parfois une lettre chargée à l'adresse et au nom de celui-ci. Toute réclamation reste vaine. C'est la loi du plus fort attachant à la peau du plus faible ses ventouses de sangsue (Damas : 51).

Nulle part l'épidémie des fonctionnaires n'a sévi avec autant d'ardeur, autant de nuisance qu'en ce pays de Guyane. Il n'y a pas seulement que les fonctions injustifiées, il y a aussi les nominations scandaleuses qui expliquent l'inaptitude, l'incompétence, l'inconscience même de ceux qui ont à charge le fonctionnement de l'administration guyanaise (96).

L'essayiste lie le travail des fonctionnaires à celui des bagnards, de la population et les fustige ainsi : « Amorphes et lâches, ils sont veules » (97). Le fabuleux pays ne cadre guère avec les aspirations et les exactions coloniales. Le tableau se dégrade et nous rappelle d'autres formes de conquêtes territoriales qui, par un enchaînement des jeux d'actions et de réactions sibyllines, tendent à rendre dissemblables ou méconnaissables des individus, des peuples, des espaces indéterminés et inconditionnés. Mais l'Autre peut être approché par le biais des représentations visuelles, par des échanges ouverts et humanistes pour rencontrer de près l'humain et ses réalités.

Conclusion

Les explorations en Amazonie se sont succédé au fil des siècles et ont donné lieu à des récits et à des légendes variées. Cette région aux résonances et aux frontières multiples se structure ou se déstructure au gré de l'imaginaire et des individus qui l'approchent, qui tentent de s'aventurer jusqu'à son cœur. L'imagination et la réalité se jouxtent, s'amalgament. La dimension mythique et mythologique de l'Amazonie l'emporte souvent sur la réalité géographique, toponymique. Cette région se dérobe aux calculs savants, aux prévisions climatiques, aux spéculations et aux relevés topographiques. L'environnement végétal, animal et social déroutent et la région peut être assimilée à un Éden perdu, une nature sauvage. Les scientifiques la présenteront en tant que telle, ce qui alimentera la vision équivoque d'un « enfer vert », hostile à toute intrusion humaine. Et parallèlement, cette « forêt vierge », s'offre aux regards et aux hommes comme un milieu naturel à découvrir, à préserver et propice aux rêveries naturelles. Cet espace rêvé ou parcouru peut transporter l'homme sur des sommets éthérés ou le plonger dans des sphères abyssales. Cette quête de l'Eldorado a eu des résultats autrement concrets - et tragiques. Quelques milliers de conquistadors laissèrent leurs vies dans ces

aventures. Surtout, comme l'a montré Thomas Gomez dans un ouvrage remarquable, *L'Envers de l'Eldorado*²³, la recherche fiévreuse des villes merveilleuses a causé bien des victimes chez les Indiens. Car les Espagnols se firent assister par des porteurs indigènes. Ce portage épuisant, comme celui qui permit aux découvreurs d'accéder à l'Altiplano de l'actuelle Colombie, consomma des dizaines de milliers de vies. Selon cet historien, les seules expéditions des deux frères Quesada, Gonzalo Jimenez à Bogota et Hernan Perez sur l'Altiplano, provoquèrent chacune quelque cinq mille morts parmi les Indiens. Certes, des condamnations frappèrent des fonctionnaires peu scrupuleux, mais les lois qui protégeaient les Indiens, pour méritoires qu'elles fussent, ont été peu appliquées.

La quête de l'Eldorado a été sans doute un puissant attrait et le moteur d'une incroyable aventure humaine. Il ne faudrait pas oublier que pour beaucoup d'acteurs, qui n'étaient parfois que des figurants, elle tourna souvent à la tragédie.

Mal informées sur l'Amazonie, les sociétés occidentales s'obstinent à y implanter des modèles de gestion en totale inadéquation avec son environnement, entraînant des conséquences dramatiques pour les équilibres écologiques non seulement sur le plan local mais aussi sur le plan régional, voire global. Les frontières peuvent en effet s'élargir, se contorsionner à l'extrême, comme un ventre maternel qui veut expulser sa progéniture indigne et lui interdire ses entrailles et lui fermer également à jamais son cœur.

Références bibliographiques

Albourny, Pierre, 1969, *Mythes et mythologies dans la littérature française*, Paris, Librairie Armand Colin.

Balzac, Honoré (de), 1979, *La Vieille fille, La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV.

Basquet, Jérôme, 2009, « Le Journal de bord de Christophe Colomb, paru dans Patrick Boucheron (dir.), *Une histoire du monde au XVe siècle*, Paris, Fayard.

Bouyer, Frédéric, 1867, *La Guyane française, notes et souvenirs d'un voyage exécuté en 1862-1863*, Paris, Librairie L. Hachette et C.

Capitaine, Gabriel Bureau, 1936, *La Guyane méconnue*, Paris, Paquelle Editeurs.

Damas, Léon Gontran, 2003, *Retour de Guyane, Suivi de Misère Noire et autres écrits journalistiques*, Paris, Éditions Jean-Michel Place.

Durandet, Daniel, 2018, *Les Explorateurs de la Guyane*, Paris, Édili vre.

Gomez, Thomas, 1984, *L'Envers de l'Eldorado*, Toulouse, PUM.

²³ Thomas Gomez, *L'Envers de l'Eldorado*, Toulouse, PUM, 1984, p. 316.

**Des espaces nommés et normés, mais indéfinissables en Amazonie
dans *Retour de Guyane* de Léon Gontran Damas**

* * * * *

Mylène DANGLADES

Homère, *Odyssée*, Livre VI, 555, <http://remacle.org/bloodwolf/poetes/homere/odyssee/livre4gr.htm#555>.

La Condamine, Charles Marie (de), 1981, *Voyage sur l'Amazone*, Paris, Éditions La Découverte.

Laurette, Pierre et Ruprecht, Hans-George (dir.), 1995, *Poétiques et imaginaires, Francopolyphonie littéraire des Amériques*, Paris, Editions L'Harmattan.

Maufrais, Raymond, 2014, *Aventures en Guyane*, Points Aventures, Paris.

Montaigne, 2000, *Essais*, « Des Cannibales », livre III, chap 6, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007. Sébastien, Benoit, *Henri Anatole Coudreau (1859-1899), dernier explorateur français en Amazonie*, Paris, L'Harmattan.

Thamar, Maurice, 1999, *Les peines coloniales et l'expérience guyanaise*, Ibis Rouge Editions Guadeloupe, p. 21.

Thevet Paul, 1983, *Les Singularités de la France antarctique, autrement nommée Amérique et de plusieurs Terres et Iles découvertes de notre temps*, Paris, chez les héritiers de Maurice de la Porte, 1558 (réf. *Les Singularités de la France antarctique, le Brésil des cannibales au XVIe siècle*, présenté par F. Lestringant, Maspéro, coll. Maspéro/La Découverte), chapitre IV, p. 49.

Thomas, Paul, 1999, *À la poursuite de l'impossible*, Éditions Scripta, Paris.

Uztarroz, Ricardo, 2008, *Amazonie mangeuse d'hommes, Incroyables aventures dans l'Enfer vert*, Paris, Editions Arthaud.